

# LA FRANCE LE « COIN DU BROUTTEUX » AU MAROC

## Petite causerie

La propagande allemande croit habile de s'attaquer à l'œuvre de la France au Maroc. Sujet, à vrai dire, assez mal choisi pour un requêteur anti-français. C'est, pourtant, celui qui a le plus de chances de faire entendre, dans des phrases embarrassées et tortueuses, un article officieux de la « Deutsche Allgemeine Zeitung ».

L'auteur invoque d'abord « l'attitude abominable anti-française des Marocains ».

Cette allégation n'est appuyée, cela va sans dire, d'aucun commencement de preuve. Tous les faits, depuis des années, protestent contre elle. Dès la dernière guerre, alors que le Protectorat français comptait à peine deux années d'existence, on avait assisté à ce miracle: le Maroc tout entier, bien que privé de secours de ses troupes actives envoyées au front, par la seule force du prestige de la civilisation française et de ses bienfaits, resté fidèle à la puissance protectrice; bien plus, il lui envoya des volontaires, les mêmes qui peu de mois auparavant luttaient contre la France. Depuis lors la collaboration franco-marocaine, instaurée par

M'grand'mère dit toujours qu'il est assez content d'être en vacances. Chm qui volait dire que chm qu'un a mis à gauche comme vice-rie inutile, en est assez content d'après pour avoir sin servir.

Ch'est chm qui nous arrive au moment d'euch'teur, que l'gouvernement d'la Défense nationale cache à ramasser l'vaise ferraille pour faire d'acier nécessaire à fabriquer des canons et leurs projectiles.

Ch'est pour ça qu'a été décrété que tout Français peut se doter de la vieille ferraille qu'il déteste.

Si ben qu'ertous et s'femme y a caché sous l'guerni et vin tous les cheuchens de s'majon après du vi fer, soit des fers à p'asser, d'éque-nelles, des t'ijons et des vis tin-chons. Y parait qu'in n'd'a d'ja ramassé inne bonne provision.

D'in aute côté, l'innisme du commerce avot publié in arrêté enjoignant aux possesseurs, détenteurs ou dépositaires de vieux papiers et vieux cartons, de n'po les mette vin l'bac à l'ordure, mais d'ins donner pou servir à écrire du nouveau papier qui nous est si nécessaire.

Ch'est essin qu'les gins y a caché après des vis journaliers, des vis lifes, des brochures et vis pa-pis qui tramotent vin l'armoi-ments, les tiroirs, ou ben vin les placards.

Et grâce à les scouts qui s'ont été les ramasser d'porte in porte à l'première tournée in n'd'a ramassé inne chinqquantaine de mille kilos. Vivent les scouts!

Via qu'in vot sus les journaux, qu'in Allemagne y n'ont pas d'es-ence pour faire marcher leus autos et qui sont obligés d'ervenir à les voitures trainées par des gu'veux, tel-les que les voitures de place, les camions, les carrettes et les omnibus. Vin certains indroïts y parait qu'il s'erville des postes s'fer-rait par inne diligence, comme au temps passé.

Bé, accoutez, mes gins, si la guerre ill' dure lomint y n'est pou séant qu'n n'ra pou réduits à in faire auter. Y porat ben arriver qu'in erroit les carrettes des marchands d'ail trainées par des baudets, les carrettes et les vis cabriolets voya-ges par les rues, les grandes routes, et la maille poste arriver avec in postillon qui jete de l'trompe sus l' siège, à côté du cochier.

Rapport à les voitures, j'ai caché sus in vi life tout must trouvé sus l'vi guerni de m'vise ma tante par derrire inne visse chérinque, pa-t'chi qui s'avoté et d'inventionnées et qu'même y s'étoient les premières qui s'ont roulés sus la terre du monde.

J'n'al pou trouvé l'inventionneuse, qui a lomint qui n'a pus ma à ses dents, mais j'ai vu qu'les premières voitures ch'étoit des chars; et des chars comme in dit nous autes à Tourco.

Ch'est score inne preuve que gramint d'mois français y vint l'ent du pato qui déchint du latin qu'il appllot in car; carrus.

Chème ministre du Protectorat a été précédé, dès les premières années, soustrait à toute exploitation capitaliste, et confiée à un Office d'Etat qui l'exploite in règle. Un autre organisme d'Etat, le « Bureau minier du Maroc », créé il y a une dizaine d'années pour orienter et encourager les recherches minières, notamment en matière de pétrole, constitue un des exemples les plus modernes d'économie mixte.

Si le Maroc, d'ailleurs, a été mis in valeur, c'est surtout grâce aux efforts et aux ressources de l'Etat français, grâce aux immenses travaux publics accomplis depuis vingt ans pour doter le pays d'un système de port, d'un réseau de routes et de voies ferrées, de barrages et de travaux d'irrigation, d'hôpitaux et d'écoles.

De ceux qui ont créé dans la paix, pour la paix, la richesse du Maroc français et de ceux qui l'ont convoité aujourd'hui dans la guerre, lesquels ont été les « aventuriers et les financiers cupides »?

n'est d'même pou carole, carotte, carier, charrier, voiture, et carton qui veut dire charretton, charretier, conducteur d'un chariot.

Mais, accoutez ch' tout bas à vous n'orelle: si les voitures y ervin-ent in usache y s'pourt ben, aussin qu'in verrot ervenir les broquettes qui s'ont servi p'indant des chinq-taines d'années à broutter l'assette si erlommée d'nou cher Petit Coin.

Mais, ch'étoit, surtout, pou les fabricants d'Roubaix que nos fabri-cants néjotient la route au long d'in an; y pouddent l'pichine du Tchœur Joyeux pour déchêter sus l'pavé d'Roubaix in face du cabaret d'La descente des brouet-tes.

Et comme a dit Desrousseaux dans son bel ouvrage « Les meurs populaires de la Flandre française »: « Pendant fort longtemps, les messagers de nos villages n'ont pas connu d'autres moyens de trans-port. Dans l'intérieur des villes, tout négociant, tout marchand avait sa broquette qui tenait lieu du camion actuel ».

« A Lille, les broetteux formaient une corporation reconnue par l'au-torité municipale et soumise à un règlement et un tarif ».

Et pouquo qu'in n'ervererot pou à les broettes; y est ben question qu'in y ervenir à les tablettes; y parait qu'in savant vint d'in-ventionner in nouveau genre de ta-blette que ch'est inne merveille.

— Ah! je n'd'attinds in qui dit, d'u qu'est l'bon temps qu'in bu-s'ot qu'la jeuer et chuchi des ta-blettes!

Ch'est la vérité et y n'd'avot de bonnes, sauh, ouh... à qu'm'chine par les tablettes grises qu'in d'avot inne pour aller à l'école et inne pour aller coucher.

Et, même, qu'in étant au mallot, nou bonne mamère nous donnot inne chuchotte que ch'étoit inne tablette grise émettée vin in p'tit lincheu.

Et l'tablette au chirope, et l'ta-biette de chucolat, mais cheue ch'ie ch'étoit pou les pensionnaires qui n'd'avotent toudis inne petite provision.

Y avot aussin l'tablette noire qui nous rappelle l'oullisse qu'in fal-jot vin inne petite bouteille qu'in oché-jot pou faire de l'mousse. In ot s'ifos à tres quat; à l'intour d'in copagnon qui avot inne bouteille de culisse pou l'd'mander: « Laissez-moi ratiner, vas ».

Mais nous v'ia long de l'fameuse tablette du savant que j'vous par-les d'v'ia l'heure. Y parait qu'pou l'grandeur d'inne tablette de chucolat, y ara d'après chm qu'in dit d'ou nourir inne famille toute d'intre. Cha, mes gins, j'vous d'onne pou l'prix qui m'coote... Coper-dez?

Pou finir min p'tit chapitre, j'm'in va vous raconter inne histoire de tablette noire:

Deux madames avotent été à la campagne pou vir inne amie et l'mercredi des chintes; l'inne ch'étoit inne grande sèche et l'autre inne petite bourriette.

— C'est désagréable de se prome-nier par une chaleur pareille; heu-reusement que je ne suis pas... — C'est tout le contraire à moi, répond l'badoulette, je respire tant. Pô!... fû!... alors, je suis altérée. Aussi, je prends toujours dans ma poche quelques morceaux de tablette noire pour calmer ma soif. Voyez mon mouchoir, on pour-rait le torde.

— Habille! habille! voilà le car, ill' cri l'aque.

Et y s'dépêchèt à courir par derrire l'tramway qui rattrap't juste à l'arrêt.

L'év'ia assis, tous les gins s'met-tent à rire in wettant l'grosse ba-boulette.

J'p'insé ben: l'morceau d'tablette noire qui étot vin s'poché y avot déteint sus sin moucho trimpé d'sueur et l'badoulette, in ressuant sin visache, ill' savot fait des moustaches et un œil au beurre noir.

Acore heureux que l'Broutteux n't'a po su. Jules Watteaw.



Ph. H. Marquet, A.A. (B) 1117

### Le maréchal Lyautey

Lyautey, n'a fait que se resserrer chaque jour davantage dans tous les domaines. Nul ne peut contester désormais, ce fait universellement reconnu: le Maroc français n'est pas seulement l'un des exemples les plus frappants de mise en valeur cohérente et rapide d'un pays vierge, c'est aussi, et surtout, le modèle, sans doute au plus parfait qui soit au monde, de collaboration dans la confiance et le respect réci-proque de deux civilisations essen-tiellement différentes l'une de l'autre par les mœurs et la religion.

La guerre, bien loin de porter at-tainte à ce prodigieux équilibre que constitue le Maroc français, n'a fait que le consolider encore. Les petites querelles intestines, les oppositions de parti qui sont la condition nor-male de tout pays libre, ont cédé spontanément devant un danger considéré comme commun à tous, Français et Marocains.

Il est impossible de citer ici les déclarations de calme, de nobles, les manifestations de tous ordres, les libéralités, les souscriptions in-combrables qui témoignent des sentiments profonds de la population marocaine. Il suffit de constater que les engagements de jeunes Marocains dépassent les prévisions de l'histoire militaire, qui a dû se réajuster aujourd'hui à les découra-ger. Cette guerre est, en vérité, leur guerre tout autant que la nôtre.

L'article de la « Deutsche Allge-meine Zeitung » lance un autre bal-lon d'essai:

« Tout le système de concessions, participations, influences interna-tionales, qui donne sans cesse lieu à des intrigues et à des méfiances, ce système de guerre capitaliste ayant pour objet des sociétés mi-nantes et des chemins de fer... devra disparaître un jour pour faire place à un ordre de choses plus sain et plus normal. Car c'est ce système qui a fait du Maroc, depuis des dizaines d'années, le champ d'action d'aventuriers et de financiers cupides ».

Nous reconnaissons ici l'un des thèmes favoris de la propagande germano-russe: l'impérialisme capitaliste des Alliés.

L'Allemagne est assez mal venue à l'invoquer in ce qui concerne le Maroc. Car tout le système dont elle parle, ce système de conces-sions, participations, influences in-ternationales, etc., n'est-ce pas exactement celui qui elle a pratiqué pendant des années au Maroc même, avant l'établissement du Protectorat français? Et quant aux « aventuriers et financiers cupides », ne s'agit-il pas des frères Mannesmann, fondateurs d'une Al-gérie qui ne se méfiait pas alors un faux des socialistes?

Le terrain du Maroc français est, d'ailleurs, particulièrement mal choisi pour le développement d'un pareil thème. La plus grosse ri-

quillement Monsieur le Maire et retourna chez lui prendre un peu de repos. Il songeait à ce que lui avait dit le génie. Vraiment, allait-il donc se ruiner la santé à ne rien faire? Bah! l'habitude vien-drait avec le temps, il arriverait à gagner des sommes folles qui lui permettraient de vivre de ses rentes et de se remettre de toutes ses affreuses fatigues. Il dina sans se presser, fuma une pipe et, s'étant pressé le tissu nécessaire, eut tôt fait de préparer l'habit de chasse du Maire à l'aide de l'aiguille mer-veilleuse.

Quand sa femme vint lui poser des questions sur son nouveau genre de travail, il se bornait à répon-dre:

— Dans quelques mois, nous se-rons riches, tu verras!

Le lendemain, quand le maire vit son habit de chasse il perdit toute contenance et poussa un cri de satisfaction.

— Bien cela, maître Jim!

Et il lui tendit un sac plein de pièces d'or.

Jim resta déjeuner avec un violent mal de tête mais plein d'es-poir pour l'avenir.

— Préparez les malles, Mary, dit-il, nous partons ce soir à Londres. J'ai résolu de m'établir désormais là-bas et d'y faire rapidement fortune.

Ainsi fut fait. Monsieur le Maire vint en personne souhaiter bonne chance au tailleur qui eut à peine la force de monter dans la dili-

gation. Monsieur le Maire et sa femme se mirent à rire et à pousser des cris de chérants.

— Ah! Je savais bien qu'il en arriverait là! Pourquoi ne m'a-t-il pas écouté?

Un médecin, mandé en toute hâte, arriva sur ces entrefaites. Il fit étendre Jim sur un lit et lui administra un cordial. Petit à petit, Jim revint à lui:

— Suis-je bien malade? deman-da-t-il d'une voix anxieuse.

— Complètement épuisé, mon garçon, il vous faudra prendre un mois de repos.

— Mais alors, pour substituer, il fal-lait tout vendre: la belle maison, les meubles et les bibelots de prix. Lord Arthur, le dernier client de Jim, traita celui-ci de voleur, d'es-croc et lui conseilla de quitter Londres au plus vite s'il ne voulait pas se faire bâtonner pour le fait d'avoir manqué à son engagement formel.

La voiture qui emmena l'infor-tuné tailleur avec sa femme fut poursuivie par des huées. La gloire de Jim s'était envolée en même temps que sa fugitive richesse.

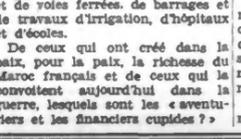
Il eut la consolation d'être bien reçu à Breakings. Monsieur le Maire, vêtu de la redingote faite par Jim, digna venir s'informer de sa santé. Le malade repré-senta peu à peu ses forces mais était encore incapable de travailler.

En somme, cette aventure était lamentable. Jim avait voulu par-venir sur l'heure au faite de la richesse, mais au moment de tou-cher au sommet, il avait glissé et il était retombé jusqu'en bas. La vie modeste, gagnée par un travail véritable, serait de nouveau son lot, et il ne devait pas s'en plain-dre. Lui, le paresseux, l'attendait sa guérison définitive avec impa-tience pour pouvoir s'asseoir sur son ancienne table, près de la fe-nêtre, et se servir d'une aiguille ordinaire qu'il pourrait guider lui-même, lentement, il est vrai, mais d'une façon sûre et durable. Et, un jour, peut-être arriverait-il petit à petit au but qu'il avait voulu atteindre tout de suite.

Mais l'aiguille d'or? Jim ne l'avait plus. Le soir de son retour à sa petite maison de Breakings, il avait vu, au moment de s'endor-mir, une forme petite et bossue s'in-troduire par la fenêtre, fouiller dans sa redingote, en retirer un objet brillant et jaune, puis disparaître.

Jim n'avait pas eu la force de se lever pour s'opposer à cette con-fiscation et quelques jours plus tard il avait enfin compris toute l'imprévoyance et l'absurdité de sa conduite...

Lamouche.



Une pièce de boucherie qui améliorera l'ordinaire...



Ph. N.Y.T. (57.018)



Des travaux d'organisation défensive dans la zone des sapeurs. Ph. N.Y.T. (57.014)

# Le coin des enfants

## L'AIGUILLE D'OR

DEUXIEME PARTIE

— Eh! maître Jim, déclara le lendemain Monsieur le Maire en essayant sa redingote, vous avez fait là un vrai chef-d'œuvre.

Pâle et harassé, le tailleur sourit. Il était conscient de sa vic-toire.

— Ecoutez, reprit le Maire en continuant à tourner devant son miroir, j'aurais besoin d'un habit de chasse et ce le plus vite possi-ble. Pour quand pouvez-vous me le faire?

— Demain!

Jim avait dit cela presque ma-chinalement et il le regretta déjà mais Monsieur le Maire prit fort mal la chose.

— Vous vous moquez de moi, drôle, fit-il d'une voix haletante, je vous ordonne donc de me faire un habit de chasse pour demain matin, faute de quoi je vous fais mettre en prison.

Le tailleur eut un sourire. Allons, il ne risquait rien. Il quitta tran-quillement Monsieur le Maire et retourna chez lui prendre un peu de repos. Il songeait à ce que lui avait dit le génie. Vraiment, allait-il donc se ruiner la santé à ne rien faire? Bah! l'habitude vien-drait avec le temps, il arriverait à gagner des sommes folles qui lui permettraient de vivre de ses rentes et de se remettre de toutes ses affreuses fatigues. Il dina sans se presser, fuma une pipe et, s'étant pressé le tissu nécessaire, eut tôt fait de préparer l'habit de chasse du Maire à l'aide de l'aiguille mer-veilleuse.

Quand sa femme vint lui poser des questions sur son nouveau genre de travail, il se bornait à répon-dre:

— Dans quelques mois, nous se-rons riches, tu verras!

Le lendemain, quand le maire vit son habit de chasse il perdit toute contenance et poussa un cri de satisfaction.

— Bien cela, maître Jim!

Et il lui tendit un sac plein de pièces d'or.

Jim resta déjeuner avec un violent mal de tête mais plein d'es-poir pour l'avenir.

— Préparez les malles, Mary, dit-il, nous partons ce soir à Londres. J'ai résolu de m'établir désormais là-bas et d'y faire rapidement fortune.

Ainsi fut fait. Monsieur le Maire vint en personne souhaiter bonne chance au tailleur qui eut à peine la force de monter dans la dili-



Ph. N.Y.T. (57.018)

gation. Monsieur le Maire et sa femme se mirent à rire et à pousser des cris de chérants.

— Ah! Je savais bien qu'il en arriverait là! Pourquoi ne m'a-t-il pas écouté?

Un médecin, mandé en toute hâte, arriva sur ces entrefaites. Il fit étendre Jim sur un lit et lui administra un cordial. Petit à petit, Jim revint à lui:

— Suis-je bien malade? deman-da-t-il d'une voix anxieuse.

— Complètement épuisé, mon garçon, il vous faudra prendre un mois de repos.

— Mais alors, pour substituer, il fal-lait tout vendre: la belle maison, les meubles et les bibelots de prix. Lord Arthur, le dernier client de Jim, traita celui-ci de voleur, d'es-croc et lui conseilla de quitter Londres au plus vite s'il ne voulait pas se faire bâtonner pour le fait d'avoir manqué à son engagement formel.

La voiture qui emmena l'infor-tuné tailleur avec sa femme fut poursuivie par des huées. La gloire de Jim s'était envolée en même temps que sa fugitive richesse.

Il eut la consolation d'être bien reçu à Breakings. Monsieur le Maire, vêtu de la redingote faite par Jim, digna venir s'informer de sa santé. Le malade repré-senta peu à peu ses forces mais était encore incapable de travailler.

En somme, cette aventure était lamentable. Jim avait voulu par-venir sur l'heure au faite de la richesse, mais au moment de tou-cher au sommet, il avait glissé et il était retombé jusqu'en bas. La vie modeste, gagnée par un travail véritable, serait de nouveau son lot, et il ne devait pas s'en plain-dre. Lui, le paresseux, l'attendait sa guérison définitive avec impa-tience pour pouvoir s'asseoir sur son ancienne table, près de la fe-nêtre, et se servir d'une aiguille ordinaire qu'il pourrait guider lui-même, lentement, il est vrai, mais d'une façon sûre et durable. Et, un jour, peut-être arriverait-il petit à petit au but qu'il avait voulu atteindre tout de suite.

Mais l'aiguille d'or? Jim ne l'avait plus. Le soir de son retour à sa petite maison de Breakings, il avait vu, au moment de s'endor-mir, une forme petite et bossue s'in-troduire par la fenêtre, fouiller dans sa redingote, en retirer un objet brillant et jaune, puis disparaître.

Jim n'avait pas eu la force de se lever pour s'opposer à cette con-fiscation et quelques jours plus tard il avait enfin compris toute l'imprévoyance et l'absurdité de sa conduite...

Lamouche.



Ph. N.Y.T. (57.018)

gation. Monsieur le Maire et sa femme se mirent à rire et à pousser des cris de chérants.

— Ah! Je savais bien qu'il en arriverait là! Pourquoi ne m'a-t-il pas écouté?

Un médecin, mandé en toute hâte, arriva sur ces entrefaites. Il fit étendre Jim sur un lit et lui administra un cordial. Petit à petit, Jim revint à lui:

— Suis-je bien malade? deman-da-t-il d'une voix anxieuse.

— Complètement épuisé, mon garçon, il vous faudra prendre un mois de repos.

— Mais alors, pour substituer, il fal-lait tout vendre: la belle maison, les meubles et les bibelots de prix. Lord Arthur, le dernier client de Jim, traita celui-ci de voleur, d'es-croc et lui conseilla de quitter Londres au plus vite s'il ne voulait pas se faire bâtonner pour le fait d'avoir manqué à son engagement formel.

La voiture qui emmena l'infor-tuné tailleur avec sa femme fut poursuivie par des huées. La gloire de Jim s'était envolée en même temps que sa fugitive richesse.

Il eut la consolation d'être bien reçu à Breakings. Monsieur le Maire, vêtu de la redingote faite par Jim, digna venir s'informer de sa santé. Le malade repré-senta peu à peu ses forces mais était encore incapable de travailler.

En somme, cette aventure était lamentable. Jim avait voulu par-venir sur l'heure au faite de la richesse, mais au moment de tou-cher au sommet, il avait glissé et il était retombé jusqu'en bas. La vie modeste, gagnée par un travail véritable, serait de nouveau son lot, et il ne devait pas s'en plain-dre. Lui, le paresseux, l'attendait sa guérison définitive avec impa-tience pour pouvoir s'asseoir sur son ancienne table, près de la fe-nêtre, et se servir d'une aiguille ordinaire qu'il pourrait guider lui-même, lentement, il est vrai, mais d'une façon sûre et durable. Et, un jour, peut-être arriverait-il petit à petit au but qu'il avait voulu atteindre tout de suite.

Mais l'aiguille d'or? Jim ne l'avait plus. Le soir de son retour à sa petite maison de Breakings, il avait vu, au moment de s'endor-mir, une forme petite et bossue s'in-troduire par la fenêtre, fouiller dans sa redingote, en retirer un objet brillant et jaune, puis disparaître.

Jim n'avait pas eu la force de se lever pour s'opposer à cette con-fiscation et quelques jours plus tard il avait enfin compris toute l'imprévoyance et l'absurdité de sa conduite...

Lamouche.



Ph. N.Y.T. (57.018)

## Découvertes historiques

### L'ISLANDE

L'antiquité régit les déplacements humains. Et c'est presque toujours de l'est à l'ouest que se font les migrations des peuples et les grands voyages d'exploration. Les intrépides navigateurs de la Scandinavie, les redoutables North-men, rois de la mer, ne devaient pas se soustraire à cette loi. Leur force d'expansion les porta surtout vers l'Occident.

Dès le huitième siècle, les occu-pants de l'île de Man et les Orcades (Orkneys). Des Orcades, ils passè-rent sur: Shetland (Hjalaland); on traverse une rivière en sautant une roche qui émerge. Ils franchis-saient l'Océan en s'élançant d'archipel en archipel. Ils ne pou-vaient marquer d'arriver en Islan-de.

En effet, en 861, le Norvégien Naddrod fut jeté par la tempête et aborda dans l'Austrjord. Il vit, dans un paysage de frimas, des sommets de volcans qui fumaient et des montagnes glacées. Il laissa à sa découverte le nom de Snae-land (Terre de Neige).

En 863, au cours d'un voyage aux Hébrides pour recueillir l'héritage de sa femme, le Suédois Gardar, fils de Svafur, fut assailli dans le détroit de Fetland, entre l'Ecosse et les Orcades, par une rafale qui l'envoya au promontoire de Aus-throth. Il fit le tour de la terre qu'il avait devant lui, séjourna dans une anse qu'il appela Husa-vik (Baie de la Maison) et donna à l'île le nom de Gardars-holm (Île de Gardar).

Floki Rafna, fils de Valgard, partit à son tour, ses deux filles l'ac-compagnèrent. Il avait élevé une pyramide de pierres en l'honneur



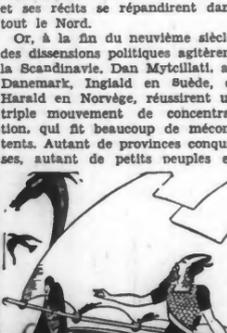
Ph. N.Y.T. (57.018)

de dieux sur la frontière de l'Hor-daland et du Rogaland, et consacra trois corbeaux à Thor. Ils le lâchè rent quand il eut dépassé les Féroé. Le premier s'enfuit en arrière. Le se-cond refusa obstinément de quitter le navire et se percha sur le mât. Le troisième s'envola vers le septen-trion.

Floki suivit la direction indi-quée par l'oiseau, débarqua dans le Vatnsjord, et, au bout de deux hivers, revint en Norvège, grati-fiant le pays parcouru du nom d'Iceland (Terre de Glace). Le nom est resté. Nous en avons fait l'Islande.

Floki n'était pas satisfait de sa découverte, mais un de ses compa-gnons, Thorolf, fit une description enthousiaste de la Nouvelle Terre et ses récits se répandirent dans tout le Nord.

Or, à la fin du neuvième siècle, des dissensions politiques agitèrent la Scandinavie. Des vikingues, au Danemark, en Suède, et Harald en Norvège, réussirent un triple mouvement de concentra-tion, qui fut beaucoup de mécon-tente. Autant de provinces conqui-ses, autant de petits peuples en-



Ph. N.Y.T. (57.018)

butte aux multiples vexations. L'as-servissement ou l'exil!

Ce fut l'exil que choisirent la plupart des nobles et des Vigin-gars. Et ils élurent la Terre de Glace comme suprême refuge contre le despotisme des rois. L'exode commença en 874 se poursuivait jus-qu'en 934. C'est ainsi que l'élite, la



Ph. N.Y.T. (57.018)

## Les exploits de Taupinet



Ph. N.Y.T. (57.018)

## POURQUOI... « Cote mal taillée »

En des temps qui n'ont pris fin que tout récemment, si toutefois ils ne se continuent pas encore, on employait pour les achats effectués à crédit, achats de pain en particulier, un mode de comptabilité très simple.

L'instruction n'étant pas partout très répandue, la tenue des livres aurait été bien difficile à des commerçants dont certains pouvaient être illettrés. Le porteur de pain transportait avec lui une série de baguettes, chacune au nom d'un client. Embouti dans une baguette complémentaire res-tant entre les mains du client, il donnait un petit coup de scie ou plusieurs, suivant la quantité de marchandises livrées, un coup de scie représentant par exemple une livre. En fin de mois, on comptait ces coups de scie, ou coches et l'on effectuait le règlement. Mais, si un coup de scie avait été mal donné, si l'on avait fait une « coche mal taillée », il y avait contestation sur la somme à verser, et on finissait évidemment par couper en deux la somme litigieuse.

D'où l'expression « faire une coche mal taillée » pour dire conclure un arrangement lorsqu'il y a des prétentions opposées.

Plus tard, on a confondu coche et cote dont la consonance est devenue « cote mal taillée ».

## Le trousseau de la poupée

### UN JOLI BONNET

Il est destiné à la poupée de ma petite amie Madeleine, mais je suis sûre que beaucoup de mes jeunes lectrices aimeront ce modèle et le reproduiront aussi.

Ce joli bonnet coiffera délica-teusement leur poupée préfé-rée. Composé de deux côtés, de la passe et du revers, il peut se faire en feutre rose ou en feutre bleu pâle. Le mieux est d'établir le patron en se basant sur les mesures données ici s'il s'agit d'une poupée de 85 centimètres, ou en ramenant ce patron aux mesures voulues s'il s'agit d'une poupée plus petite.

On prépare les deux côtés et la passe pour les réunir par un surjet très serré. Il faut tailler aussi le revers autour duquel on découpe des dents arrondies, puis des boutonnières destinées à passer le ruban. Celui-ci, taf-fetas ou satin, sera choisi soit en ton sur ton, soit marine si le feutre est bleu ou même rose.

Le revers se coud alors sur le bonnet que l'on attache sous le menton par un grand nœud de même ruban.



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)



Ph. N.Y.T. (57.018)